ISTRATI, AUTOTRADUCTEUR EN QUÊTE D'IDENTITÉ CULTURELLE

Muguraş CONSTANTINESCU
Université « Ştefan cel Mare », Suceava, Roumanie

Abstract : Romanian author of French expression, as he is generally presented in dictionaries (although in French bookshops he is to be found in the French literature department) Panait Istrati was his own translator as well. The article attempts to point out the way in which he dealt with the Romanian version of his masterpiece *Kyra Kyralina*, a novel in which he showed the whole world his Romanian identity.

Auteur roumain d'expression française, comme le présentent invariablement les dictionnaires, malgré le fait que dans les grandes librairies parisiennes, il se trouve tantôt dans les rayons de la littérature française, tantôt dans le rayon des lettres roumaines, l'écrivain Panait Istrati a été aussi son propre traducteur.

Comme il écrit d'abord en français à une époque où il ne maîtrise pas parfaitement cette langue, il est, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, traducteur. Tout commence par le fait que, tel que sa correspondance et ses articles le montrent, il a toujours voulu être un écrivain roumain (Lettre à I.G. Hertz, Nice, le 15 avril 1925, *in* Panait Istrati, *Les récits d'Adrien Zograffi, Kyra Kyralina – Chira Chiralina, Povestirile lui Adrian Zografi*, Muzeul Brăilei, Casa Memorială « Panait Istrati », Brăila, 1994) : « J'ai pris la décision de me traduire moi-même en roumain avant tout parce que *je suis, et j'y tiens, un écrivain roumain.* » (1994, p. 309).

Au moment où il a du succès en France et sa *Kyra Kyralina* est tout de suite traduite en roumain, indigné par le « massacre » que

BDD-A5015 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:10:21 UTC)

le traducteur anonyme roumain a accompli par sa version négligeante et expédiée, Panait Istrati décide de s'autotraduire et cela le conduit petit à petit à la réécriture :

« *Kyra Kyralina* est la première de mes œuvres et pour moi, elle reste la plus chère. Je vais te donner d'elle, non pas une traduction, mais une version roumaine, où je vais tenter une véritable recréation. » (Lettre à I.G. Hertz, Bucarest, le 10 septembre, 1934, *in* Panait Istrati, *Les récits d'Adrien Zograffi, Kyra Kyralina – Chira Chiralina, Povestirile lui Adrian Zograf*i, Muzeul Brăilei, Casa Memorială « Panait Istrati », Brăila, 1994, p. 321).

Il avoue d'ailleurs, maintes fois, vouloir être son propre traducteur :

Il est inutile de réfléchir à un traducteur, tant pour la version de Oncle Anghel*, que pour tout ce qui va suivre. Je te le dis une fois pour toutes : j'ai pris la décision de traduire moi-même mon œuvre dans ma langue maternelle […].*

La douloureuse expérience de *Kyra* m'a enlevé le droit au repos et m'a ouvert les yeux sur un fait symptomatique chez nous ; *le manque de sérieux qui est l'apanage du Roumain*. […] cette question d'honneur professionnel et de dignité humaine n'a pas tourmenté un seul instant la conscience du journaliste espiègle, homme de lettres de bas étage et ravaudeur qui a massacré *Kyra* ». (1994, p. 309, 311)

Le cas d'Istrati est singulier par les rapports qu'il entretient avec les langues et la traduction. Parce que son rapport à sa langue paternelle, le grec, dépasse nos compétences, nous allons nous résumer à analyser ses rapports à sa langue maternelle, le roumain, et à sa langue d'écrivain, le français, langues entre lesquelles l'auteur fait un incessant va-et-vient avec des conséquences parfois surprenantes.

Istrati apprend le français, selon les souvenirs de Joseph Kessel (*Préface, in* Panaït Istrati, *Oncle Anghel, L'Etrangère*, Gallimard, Paris, 1968, 1992), aidé par son ami juif d'origine

BDD-A5015 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:10:21 UTC)

roumaine, Josué Jehouda, avec la frénésie d'un amoureux et un *pathos* tout à fait istratien :

Istrati avait le don des langues. Et celle-ci, née du latin comme l'était son parler naturel, lui sembla après le turc, le grec et l'arabe – aisée, amicale, et comme à lui promise, destinée. […]

Cependant, un trait nouveau, essentiel, marqua cette instabilité, qui ressemblait à tout son passé de vagabond. Quel que fût le lieu, le gîte, le travail, - Istrati s'attacha, s'acharna à poursuivre dans toutes ses vicissitudes un même et seul but : l'étude du français. Il y consacrait quelques heures ou quelques instants selon les circonstances. Mais chaque jour. (op. cit., p.19, 20)

L'apprentissage de cette langue d'adoption pour l'orphelin du père qu'a été Istrati depuis son plus bas âge, s'est vite accompagné du désir de s'exprimer en français « […] Et peu à peu, à mesure qu'il pénétrait, maîtrisait, aimait toujours plus et mieux cette langue merveilleuse, se forma en lui un rêve qui devint désir, besoin, obsession : s'exprimer, par écrit, en français. »(op. cit., p. 20).

Et cela pour, paradoxalement, faire connaître ce qu'on pourrait nommer sa « roumanité » *:*

[…] *ma sensibilité*, qui s'exprime aujourd'hui en français par un hasard extraordinaire, *jaillit d'une source roumaine.* (1994, p. 309).

Tout passe chez Istrati par la traduction et la retraduction : en quelque sorte, il se trouve toujours entre deux langues ou même dans deux langues, la langue du sentir et du vivre, d'une part, et la langue de l'écriture et de la renommée, d'autre part.

Selon le témoignage de Kessel, lorsqu'il apprend le français, il traduit le *Télémaque* de Fénelon comme exercice d'apprentissage

BDD-A5015 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:10:21 UTC)

d'une nouvelle langue et, dans le même but, lit avec le dictionnaire *Jean-Christophe* de Romain Rolland :

Il traduisit Télémaque *en roumain. Il lut, dictionnaire près de lui, volume après volume, Jean-Christophe, le roman fleuve de Romain Rolland, et nota chaque mot qu'il ignorait.* (1968, 1992, p. 20)

Ce va-et-vient entre les deux langues, le roumain et le français, marque d'un sceau de spécificité istratienne, son écriture d'œuvres fictionnelles, élaborées et publiées d'abord en français et la plupart réécrites ensuite en roumain.

Il rédige ses écrits en français mais un fort souci d'identité culturelle le poursuit et laisse ses traces car il émaille ses textes de nombreux termes roumains, plus aptes à rendre la couleur roumaine de sa sensibilité, termes qui soit s'éclairent par le contexte, soit sont explicités par une périphrase, soit sont expliqués par une note en bas de page. Le roumain, à travers de bons échantillons, devient à ce moment pour Istrati une langue citée, rehaussée par les italiques ou les guillemets et apte à s'intégrer, même si occasionnellement et ponctuellement, dans le français.

Mais cette co-habitation du lexique français et du lexique roumain ne satisfait pas l'auteur roumain d'expression française et il veut aller plus loin encore car il tente un travail sur et avec ce qu'il y a de plus spécifique et intraduisible dans une langue, les expressions idiomatiques.

En ce qui concerne les proverbes et les dictons spécifiquement roumains, l'attitude d'Istrati est tout à fait extraordinaire : il refuse catégoriquement toute équivalence et opte pour une traduction littérale qui force la syntaxe du français et tente un transport d'idiomaticité, en général jugé impossible, où la littéralité est prise en charge par le contexte et par des périphrases. Istrati a eu recours à ces apparemment impossibles transport et transplant d'idiomaticité parce qu'il veut, par leur intermédiaire,

BDD-A5015 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:10:21 UTC)

rendre mieux compte de l'intimité d'une pensée, de la philosophie d'un peuple.

En échange les noms propres, anthroponymes et toponymes sont soit gardés tels quels, soit légèrement francisés ou, là où la chose est possible, traduits (Voir à ce propos l'article d'Hélène Lenz, *Panaït Istrati et la transposition du nom propre*, in *Atelier de traduction*, nr.5-6, 2006, Editura Universității Suceava, pp. 91-101.

Par la « citation » des termes roumains, sorte d'emprunt occasionnel et éphémère, par la traduction littérale des expressions idiomatiques, Istrati accomplit un geste « francophone » avant la lettre, en attirant l'attention du public français, en premier lieu, et étranger, ensuite, sur une culture et une civilisation qui est pour lui son identité et qu'il veut faire connaître dans le monde ; il choisit la langue de l'autre, la langue de l'étranger pour mieux valoriser la sienne et pour faire connaître le propre à soi, le plus spécifique et plus intime de soi, son identité culturelle.

Par ce jeu dangereux, funambulesque avec plusieurs langues, où le français et le roumain sont privilégiés, il se présente comme un jongleur et manipulateur de langues, un joueur aux langues et aux livres. A travers ses œuvres publiées d'abord en français, Istrati se dévoile comme un auteur qui a une langue maternelle, une langue paternelle, une langue d'adoption et qui est familier aussi du turc et de l'albanais, un peu de l'arabe. Son « plurilinguisme » (Hélène Lenz, article cité) presque « naturel » et sans doute fréquent dans l'espace cosmopolite de Brăila devient chez Istrati expressivité littéraire, quête d'identité.

Cette relation amicale avec les langues, propre à sa vie mais également à son écriture, va de pair avec une bonne relation avec la traduction, avec laquelle il a affaire, à plusieurs reprises et à plusieurs degrés.

Il apprend le français, entre autres en traduisant *Télémaque* et en lisant avec le dictionnaire – instrument sacré du traducteur – *Jean-Christophe*.

BDD-A5015 © 2007 Editura Universității din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:10:21 UTC)

Ensuite, entreprend une minutieuse et avertie analyse de la version roumaine donnée pour *Kyra Kyralina* par un journaliste pressé et superficiel.

C'est un véritable texte de « critique de traduction », avant la lettre, l'analyse d'Istrati qui prend une liste de termes traduits de façon impropre et l'explique d'une façon didactique. Implicitement, il invite le traducteur à consulter le dictionnaire et à travailler avec application et patience, qualités plus d'une fois attribuées au bon traducteur.

Voyons de plus près ce côté « critique des traductions » de Panaït Istrati. Après quelques remarques générales sur le manque de style et d'intuition littéraire du traducteur de *Kyra* en roumain, il stigmatise « l'inculture complète », « l'ignorance absolue de la langue française comme de celle dans laquelle il a balbutié dès l'enfance et qu'il a apprise au lycée, de mon ahuri de traducteur. » (1994, p. 313).

Dans la liste des « bêtises littéraires », dressée par l'auteur au moment où il se décide à devenir autotraducteur, il y a « sacrements » rendus par « minuni » (« merveilles ») au lieu de « mystères », « taillis » rendu par « poiana » (« clairière »), « peintre en bâtiment » rendu par « vopsitor de vapor » (« teinturier de bateau ») et d'autres contresens que l'auteur analyse sur trois colonnes, dont l'une, le texte français, une autre, la version roumaine fautive, et une dernière, la bonne version.

Indigné par la lâcheté du traducteur, qui ne signe pas la version roumaine et se cache derrière l'anonymat, Istrati dénonce l'ignorance et la négligence de ce dernier qui ne prend en compte le contexte très éclairant par endroits : « une personne qui ne sait pas […] qu'une personne blessée au visage se regarde dans une *glace* et non pas dans une *boule* de glace ; » (p. 313)

Son indignation devant ce « massacre » est suivi de sa détermination à s'autotraduire :

Comment pourrais-je tolérer que mes héros, qui ont vécu, pensé et parlé en roumain, le véritable roumain – comme l'oncle

BDD-A5015 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:10:21 UTC)

Anghel par exemple, - soient présentés aux Roumains parlant une langue bizarre et stupide, qui n'est même pas du charabia ?

Comment pourrais-je moi, supporter une telle honte ? Comment tolérais-je une telle humiliation ?

Voilà pourquoi, comme je le disais, il est superflu de chercher un quelconque traducteur pour une version roumaine de mes écrits.

Cette charge, je dois – j'y suis tenu – la prendre sur moi. (1994, p.317)

L'autotraduction qu'Istrati déclare et nomme réécriture et recréation est loin d'être une traduction très libre, une adaptation où l'original soit simplement un point de départ, comme on aurait pu s'attendre et comme les termes réécriture et retraduction le laissent comprendre.

Nous nous limitons dans cet article à une brève analyse de *Kyra Kyralina*, rendu en roumain par *Chira Chiralina*, parce que cette version d'auteur a un statut complexe, tenant à la fois de l'autotraduction, de la réécriture et de la retraduction. La version roumaine est assez respectueuse du texte original, français, et donne l'impression que l'auteur se réécrit en roumain, le texte initial sous les yeux. Point de vue de la diégèse, les évènements, leur déroulement, les personnages sont les mêmes ; il ne manque aucun épisode, aucune scène. Textuellement parlant, il ne manque aucun paragraphe mais les périphrases, les notes explicatives, les explicitations, adressées au lecteur étranger, tombent et cette absence de discours explicatif indique nettement le changement de destinataire.

Voyons quelques faits éclairants dans ce sens.

Dans la version française, un mot comme « salepgdi » (« salepgiu » en roumain) est accompagné d'une note en bas de page, de même que « ghiabour » (« chiabour » en roumain), termes écrit l'un en caractères normaux, l'autre en italiques, selon des critères pas très clairs, mais qui, d'une façon ou d'une autre, servent à mettre en valeur, des termes, étrangers, notamment roumains (même si souvent

BDD-A5015 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:10:21 UTC)

d'origine « balkanique ») dans le texte original. En échange, dans le même texte et sur la même page « okas » de vin est pris en charge par le contexte : « payant, sans regarder, des *okas* de vin par-ci, par-là » (p. 42). L'hésitation typographique se maintient partout car sur la même page « okas » est en italique, tandis que « crâsmaritza », terme également explicité par le contexte, est écrit entre guillemets.

Les exemples de ce type pourraient se multiplier, en conduisant vers la même conclusion que par un certain procédé typographique on souligne les mots roumains que le français rehausse et met en valeur, en leur servant en quelque sorte de repoussoir.

Ce phénomène disparaît dans la traduction, où il n'y a plus de langue « de contraste », « d'opposition », des points d'opacité à même de transporter la couleur identitaire. Ce manque de contraste, cette absence de termes spécifiques, coloriés enlèvent de la vigueur du texte qui avait, dans sa forme originale, choqué et bouleversé un peu le lecteur français et, lors des diverses traductions, le lecteur étranger : suédois, polonais, russe, etc.

On pourrait dire que, revêtant l'habit roumain qui devrait lui aller comme un gant, le livre d'Istrati perd justement son étrangeté et même les indices d'étrangéité qui lui avait donné une couleur spécifique, singulière, plus que balkanique, l'incomparable marque istratienne. En échange, aux yeux du lecteur roumain, Istrati apparaît d'abord comme un auteur brailean et ensuite balkanique, car la présence des termes grecs, turcs ou albanais est naturelle dans l'espace de Braila mais peut surprendre un lecteur du Nord ou de l'Ouest de la Roumanie qui les perçoit comme des marques régionales. La première impression de lecture de l'autotraduction istratienne est ce changement de couleur d'identité, illuminée, perçue autrement depuis l'espace roumain.

Ensuite, c'est une impression générale de fidélité et de traduction et moins de transposition libre pour un texte déclaré plutôt réécriture et recréation. En fait, nous devrions parler de retraduction, si l'on tient compte qu'Istrati se traduit, se réécrit, en réaction à une première traduction mauvaise de *Kyra* et sur laquelle il travaille un

BDD-A5015 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:10:21 UTC)

peu en la corrigeant, contraint par un laps de temps très bref, version si fautive et massacrante qu'elle pousse l'auteur à prendre la décision de l'autotraduction.

Comme le texte istratien est émaillé aussi de termes étrangers pour le lecteur roumain – grecs, turcs etc. – le souci didactique et explicatif de l'auteur, longuement pratiqué dans la vingtaine de volumes, parus d'abord en français est encore présent : ainsi des termes comme : « *pédia-mou* » (p. 20, 21), « météliques » (p. 44) sont traduits ou explicités entre parenthèses dans les deux versions.

La vigueur, ou, si l'on veut, la nouvelle vigueur du texte écrit en roumain vient tout d'abord de son oralité (voir dans ce sens l'article Liliana Somfalean, *Expresivitatea limbii franceze la Panait Istrati*, in *Caiete critice*, nr.3-4, 1985) ; ainsi les jurons équivalents choisis par Istrati ont plus de couleur et de force : « Ce dracu » (p. 3) pour « tout de même » (p. 2), « Dumnezeu si Pastele » pour « nom de Dieu » (p. 54, 55) « pui de curvistina » pour « fille de libertine » (p. 135, 134), etc.

On remarque aussi une certaine préférence dans la série synonymique des termes équivalents pour les mots à couleur balkanique, le plus souvent d'origine turque : « haimana » pour « vaurien » (p. 24, 25) et non pas « om de nimic », « spectateurs », rendus par « mahalagii » (p. 24, 25), « fuite grotesque », rendu par « fuga caraghioasă » (p. 98, 99).

Les ajouts nous semblent insignifiants pour le sens dénotatif et intéressants seulement pour les connotations et certaines nuances ; ainsi « copil din flori » (p. 25, enfant illégitime, équivalu par une expression quelque peu poétique, « enfant fait de fleurs »).

Dans l'énumération « toute l'année on mangeait des cadaifs, sarailies » (expliqués en note par « gâteaux turcs »), on ajoute aussi « baclava » (autre gâteau turc) (p. 88, 89).

L'ajout peut contribuer aussi à un plus de précision par l'introduction d'un terme technique comme « chilna căruței » (p. 27) au lieu de « charrette », tout simplement.

BDD-A5015 © 2007 Editura Universității din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:10:21 UTC)

Le mot « crêpes », rendu par « gogoşi » (beignets) (p. 30, 31) sans doute parce que ces derniers sont les véritables friandises des foires roumaines.

On remarque parfois un léger changement de sens ; l'unité « C'est l'émotion qui vous aplatit comme ça » (p.60), rendue par « Emoţia te zăpăceşte aşa ? » (p.61) (où « aplatir » est rendu par « étourdir », ou une autre « Pour m'étourdir, je blaguais », rendue par « Pentru a-mi da curaj » (p.60, 61) (où « étourdir » est rendu par « avoir du courage »).

Ailleurs, une unité comme « Ma mère et Kyra, vêtues de soie, dévorées par le plaisir », est rendue par « Mama şi Chira, îmbrăcate în mătase şi săgetate de dorinţi » où l'on introduit l'idée de désir (p. 90, 91), une autre « Kyra, criant de son placard » (p. 118), rendue par « Chirei, gemând din închisoarea ei » (p. 119), où l'on remplace « crier » par « gémir ».

Retenons aussi des ajouts qui donnent un ton plus dramatique ; l'unité « elle se tenait debout » est rendue par « sculata în picioare, ca si cum s-ar fi asteptat sa fie ucisa » (p. 120, 121) où il y en plus « comme si elle s'attendait à être tuée » ou l'unité « en riant étrangement », rendue par « ca ieşită din minţi » (comme si elle avait perdu la tête) (p. 140, 141).

On remarque aussi l'emploi du mot rare, à tonalité poétique : l'unité « barbes et moustaches tombantes leur cachaient la bouche » (p. 128) est rendue par « bărbile şi mustăţile pleoştite le streşinau gurile » (p. 129) où « streşinau » est un terme rare et qui ne signifie pas simplement « cacher ».

Dans le même sens on note des expressions plus poétiques qu'en original : « de se passer le visage aux fumigations de lait », rendu par « să-şi înfrăgezeze obrajii cu abur de lapte » (p. 102, 103) où « înfrăgezeze » renvoie à la fois à « rendre frais » et « rendre délicat ».

Le souci pour la couleur locale se voit dans des précisions de ce type : « la foire de S » de l'original devient « bîlciul din Slobozia » (p. 30, 31), le jeu « voici le roi, où est le roi » rendu par « uite popa, nu e popa » (p. 52, 53) .

BDD-A5015 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:10:21 UTC)

On remarque, par-ci par-là des omissions sans grande importance : l'unité « nous regardions l'aurore éclairant déjà les marécages et la forêt de saules », est rendue par « priveam zorile care luminau deja bolta cu pădurea ei de sălcii » (p. 112, 113) où le terme « marécages » disparaît, omission qui peut tenir d'un choix mais aussi d'une négligence.

Parfois, et ce phénomène devient plus fréquent dans les derniers textes transposés par l'auteur, épuisé par la maladie, pressé par la mort, les solutions sont peu convaincantes, et l'on sent l'influence du français : ainsi l'unité de sens, « cria une phrase retentissante et brève » (p. 34) est rendue par « urla ceva zgomotos si scurt » (p. 35) qui semble assez maladroit en roumain. C'est peut-être un effet de ce perpétuel va-et-vient entre les deux langues, de ce désir d'être à la fois dans deux langues.

La version roumaine de *Kyra Kyralina*, due à l'auteur lui-même, nous dévoile un autotraducteur assez fidèle, avec un grand respect du texte initial qui pratique une liberté surveillée, maîtrisée, si l'on peut dire, qui opère surtout au niveau des nuances, des connotations, de la couleur locale, de la sonorité balkanique.

Il profite assez peu de toutes les libertés que l'annoncée « réécriture », « recréation » lui aurait permises ; à travers son travail attentif, fignolant, il se dévoile plutôt comme un traducteur et même un retraducteur, qui ayant accompli le travail de critique et de correction d'une mauvaise traduction antérieure, prend soin d'être d'abord un bon traducteur.

Malgré ce travail de connaisseur, tout en finesse et tout en nuances, son texte roumain n'a pas la vigueur du texte français où Istrati force la syntaxe, élargit le lexique, intègre des sonorités nouvelles ou rares, avec un élan et un courage qui lui sont spécifiques. Cette griffe, cette marque istratienne, cette tension fertile, dialogique de deux langues en présence, ne se retrouvent plus dans la traduction roumaine et paradoxalement l'auteur qui s'est toujours voulu être un écrivain roumain, nourri de source et sensibilité roumaines, l'est moins en roumain qu'en français par cette absence de contraste, d'opposition, de repoussoir qui avait déclenché

BDD-A5015 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:10:21 UTC)

son énergie créatrice et attisé son ingéniosité plurilinguistique, en rehaussant sa quête d'identité culturelle.

C'est, sans doute, la rencontre avec l'Autre qui dévoile mieux le Soi-même, mais la présence de l'Autre s'évanouit dans le texte roumain qui s'en ressent.

BDD-A5015 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:10:21 UTC)